

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ZP 50432/1977, 8

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1977)

NOUVELLE SERIE

TOME 8 - 1977

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



1977



MONTPELLIER

1977

Séance du 21 novembre 1977

*RECEPTION de M. Jean-Pierre DUFOIX**Eloge de M. Pierre GUILLON**et rappel des Académiciens du dix-huitième fauteuil**de la Section des Sciences*

Monsieur le Président,

L'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier m'a fait un très grand honneur en m'appelant à siéger parmi ses membres et s'il est convenu que le récipiendaire doive exprimer toute l'inquiétude qu'il ressent à être introduit dans une aussi docte et savante assemblée — laboratoire de l'esprit, suivant une formule chère à Monsieur le Bâtonnier François Delmas — et toute l'indignité qui est celle du néophyte, combien doit être grande mon inquiétude lorsque je mesure la qualité de ceux qui m'accueillent et combien grande aussi ma modestie ayant appris avec application à connaître ceux qui ont été mes prédécesseurs au fauteuil dix-huitième de la section scientifique auquel vous m'avez élu et en découvrant leur stature.

Quelle joie pour moi de rejoindre dans vos rangs les plus grands noms qu'a compté — et compte — notre ville. Quelle fierté de prendre place, en même temps que sur un strapontin du fond du salon rouge des lundis de l'hôtel de Lunas, dans ce monde clos et feutré, isolé pour quelques instants de tant d'insignifiances du quotidien, mais aussi terriblement dense parce que si représentatif d'une pensée aux multiples visages, pour moi kaléidoscope intellectuel où le doyen honoraire côtoie l'ecclésiastique, l'écrivain en renom le général, le professeur des sciences le juriste, l'homme de théâtre le médecin militaire, et l'architecte le philosophe.

J'ai conscience de prendre place, bien plus, dans une tradition, en aval de laquelle je me trouvais encore hier, alors que vous en êtes déjà l'amont, Messieurs, et que, bien au-delà, au jardin d'Akados, Platon, père de toutes les académies, apporte la permanence d'un message signifié au travers de l'intelligence et du respect de l'homme, s'appliquant à écarter ce qui diffère, pour s'attacher à ce

qui unit. L'unité dans la multiplicité n'est-elle pas le principe même de votre Académie et n'apporte-t-elle pas l'enrichissement de chacun par les mutuelles différences, comme le définissait Paul Valéry ?

Il est nécessaire que je présente ici des excuses d'avoir tant tardé à prendre la parole pour vous exprimer mes plus officiels remerciements et me conformer aux us et coutumes de votre Académie, qui veut que le récipiendaire prononce l'éloge de celui qui l'a précédé.

Vous n'ignorez pas que mon embarras a été grand, pour deux raisons : la première c'est qu'à la suite d'une indication inexacte, j'avais cru comprendre que Monsieur Pierre Guillon, mon prédécesseur immédiat, était toujours en vie et avait pris sa retraite loin de Montpellier. C'est seulement il y a quelques jours que j'ai appris par sa fille que Monsieur Pierre Guillon était hélas maintenant décédé et que j'ai pu rassembler quelques informations le concernant. Toutefois, entre temps, après avoir pris de multiples avis, nous sommes convenus, Monsieur le Perpétuel, — s'il m'est permis d'utiliser ici une terminologie qui est celle de l'Académie Française, — que j'évoquerais le souvenir non pas d'un seul, mais de quatre prédécesseurs au dix-huitième fauteuil de la section scientifique : j'ai nommé César Fages, médecin montpelliérain né au XVIII^e siècle, le Recteur Chancel et le Doyen Armand Sabatier, gloires de l'Université de notre ville au XIX^e, le professeur Edouard Grynfeldt, qui leur succéda dans la première moitié de ce siècle.

Les renseignements de dernière heure alors que j'avais pratiquement terminé mes investigations m'ont permis d'ajouter à cette liste le cinquième : Pierre Guillon.

Vous me pardonnerez donc ce discours, je crois, un peu inhabituel : je vais parler de mes cinq prédécesseurs et non pas d'un seul, et cédant aux recommandations de mes enfants, j'ai été amené à faire de nombreuses coupures, car je risquais fort, non pas d'être long, mais d'être interminable !

Et voici la seconde raison :

J'avoue, en toute humilité, avoir longtemps tergiversé avant de décider de me mettre au travail pour rassembler les informations concernant mes quatre premiers prédécesseurs, dans des branches si éloignées de la mienne, ne sachant, je dois le dire, comment aborder ces recherches. Qu'il était facile au dernier intronisé, notre ami le Professeur Paul Puech, de retracer la carrière et l'œuvre du Doyen Gaston Giraud auquel il succède dans votre Académie. Comme il est dangereux que

je m'aventure sur un terrain aussi difficile pour moi que celui de l'histoire critique et apologétique des fièvres avec Fages, de l'alcool propylique et des acides biboriques avec Chancel, de la spermatogénèse chez la moule avec Sabatier, ou de l'examen histologique de l'œil du *protopterus annectens* avec Grynfeldt.

Je vous ferai, Monsieur le Président, sur mes prédécesseurs, un exposé aussi documenté que brillant : je n'y suis pour rien — ou pour si peu !

Je dois tout au médecin général Dulieu qui a été pour moi plus qu'un informateur, une encyclopédie vivante de l'histoire de la médecine à Montpellier. Sur un simple et très amical appel téléphonique de sa part, je lui ai rendu visite. Il connaissait tout, répondant à toutes les questions et enfin — ce qui me remplit d'admiration — il se jouait des chronologies des titulaires de chaires depuis leur origine, citant les œuvres, les dates, les titres, retrouvant sans difficulté dans son fichier ou dans sa bibliothèque le renseignement qu'il lui manquait.

Dès lors, disposant d'un canevas aussi précis, ma tâche a été facile.

Je me dois de dire que l'érudition des membres de l'Académie m'a permis de compléter d'une touche plus originale les renseignements que j'avais rassemblés.

J'en adresse en particulier mes remerciements à Monsieur le Doyen Turchini, à Monsieur le Doyen Cadier, au Professeur Granel de Solignac, au Professeur Mourgue-Molines, au Professeur Harant, à Monsieur Gaston Vidal, et naturellement au Docteur Dulieu.

Qu'il me soit permis de dire avec quelle courtoisie, avec quelle gentillesse, avec quelle amitié, je me suis senti accueilli dans cette nouvelle famille et je dois joindre à ces remerciements ceux que j'adresse au Capitaine de Vaisseau, Etienne Sicard, qui étant ici mon parrain, a bien voulu être également mon guide.

Pour toutes les raisons qui font que j'aurais le plus grand mal à trouver sur le plan professionnel un quelconque dénominateur commun avec mes prédécesseurs, mesurant la distance qui me sépare d'eux, et étant par ailleurs, le premier architecte responsable des monuments anciens à être reçu dans votre Académie, je me résoudrai donc à n'être, comme l'aurait dit Montherlant, fils de personne. Tout au plus, pourrais-je établir une aussi cordiale que lointaine filiation montpelliéraine avec Monsieur le Professeur Jean Combe, qui a tout de même réussi

à enseigner, au lycée de Montpellier, depuis la classe de cinquième je crois, quelques rudiments d'histoire à l'élève négligent et — ô combien — distrait que j'étais, et nous aurions, probablement l'un et l'autre, été bien étonnés, s'il nous avait été permis de savoir il y a plus de trente ans, qu'il m'accueillerait un jour en votre Académie. Peut-être pas tant étonnés d'ailleurs que n'auraient pu l'être les professeurs de mathématiques qui m'eurent comme élève au lycée de Montpellier, en apprenant que vous m'avez reçu dans votre section scientifique.

La distinction dont vous m'avez investi me permet certes d'établir un lien de plus avec ma ville natale, alors que de longues années passées à Lyon — où j'ai pris femme — et à Paris, m'en ont séparé et que mes activités professionnelles m'appellent, tout en résidant à Montpellier, à me rendre chaque jour davantage, à Nîmes ou à Aix-en-Provence. Elle me permet aussi de me placer dans une tradition, puisque je retrouve, en compulsant les listes des sections de l'Académie, le nom de quelques uns de leurs membres auxquels m'attachent de plus ou moins lointaines parentés. Tout d'abord au siècle dernier, cet esprit encyclopédique que fut Louis Figuier, plus près de nous le Professeur Marcel Carrieu, et encore mon grand-oncle, le médecin colonel Marcel Enjalbert, homme de vaste culture, et je n'aurais garde d'oublier, Monsieur le Perpétuel, les attaches familiales communes qui font que la branche Vidal, comme le rameau Canbon-Bouscaren se détache au XVIII^e d'un tronc commun Fajon, qui a été au centre de l'histoire de Montpellier de la Révolution à la Seconde République et auquel sont liées également nombre d'anciennes familles de notre ville, en particulier celle de Monsieur Pierre Sabatier d'Espeyran, dont l'Académie est l'hôte hebdomadaire. Vous savez combien je tiens personnellement à cette tradition familiale montpelliéraine, inculquée par mes grands-parents, Jean Bompaire, et dont le Terral a toujours représenté le centre de gravité ! Je dois dire toutefois que ces ascendances maternelles ne m'ont pas détaché du contexte cévenol et camisard qui fut celui de mes pères et dont ma famille reste si fortement imprégnée.

J'aurais voulu évoquer ici quelques uns de ceux qui ont eu une part importante dans l'orientation de ma vie professionnelle. Cela n'est pas possible faute de temps.

Je me bornerai à citer les noms des architectes André Leconte et Jules Formigé, de ce géant de la pensée médiévale que fut Marcel Aubert, de Gilbert Charles-Picard, Professeur à la Sorbonne, qui m'initia à l'archéologie romaine, dans une orientation plus analytique, dans laquelle l'architecte teinté d'archéologue que je suis devenu, a trouvé le plus grand profit, tant il est vrai que pour dominer une technique il est nécessaire d'en sortir, et de chercher à la comprendre ensuite au

niveau de l'art même qu'elle justifie, car je dirai, empruntant cette citation à une conférence faite en Sorbonne par Le Corbusier : "L'architecture est tout un esprit, et surtout pas un métier. Il faut se donner si passionnément à la raison des choses que l'architecture s'en trouve devenir spontanément la conséquence."

Qu'il me soit permis d'évoquer enfin mon confrère et ami Marc Saltet, membre de l'Institut, tellement connu à Montpellier, à la suite des réalisations dans le secteur sauvegardé qu'il a signées sous la municipalité de Monsieur François Delmas, réalisations qui assurent à la ville de Montpellier — et je crois être bien placé pour formuler cette opinion — une avance considérable en matière d'aménagement urbain.

Marc Saltet m'a toujours fait bénéficier très efficacement des conseils de son expérience. Son nom viendra clôturer provisoirement cette liste.

Ainsi notre personnalité est-elle modelée par les rencontres que nous effectuons tout au long de notre vie, par tant d'hommes et de femmes éminents, avec qui nous nous trouvons en contact, mais pour moi combien est plus importante encore la rencontre avec les bâtisseurs du passé, qui nous ont laissé leur message dans le calcaire ou le marbre, car les hommes, comme le voulait Victor Hugo, ayant de grandes choses à dire, ne l'ont jamais mieux dit que dans la pierre. Comme vous oublierais-je, Crispinus Reburus qui éleva les arènes de Nîmes, ou les génois Guillaume Boccanegra et Nicolas Cominelli qui élevèrent les remparts d'Aigues-Mortes ? Comment oublierais-je tant d'anonymes qui sont journellement mes compagnons à un siècle ou un millénaire de distance, au Pont du Gard, aux sanctuaires d'Arles, aux forts de Marseille, sur le rocher des Baux, ou dans les ruelles de Pézénas ? Comment oublierais-je les bâtisseurs de cathédrales, dans le témoignage irremplaçable qu'ils ont laissé à notre monde, où, comme le disait Nietzsche, "Dieu est mort", et le descendant de pasteur cévenol que je suis, y trouve tout loisir aujourd'hui d'y méditer cette phrase qui lui fait suite : "Il y aura peut-être pendant des millénaires des cavernes dans lesquelles on montrera son ombre", magnifiques cavernes dont j'ai aujourd'hui la charge.

Bâtisseurs de cloîtres et de cathédrales, qui n'ont pu — comme le disait Vincent Van Gogh dans une lettre à son frère Théo, "se séparer de quelque chose de plus grand qu'eux", ils m'apportent par-delà leur science "ces mystères", définis par Marcel Proust dans le temps retrouvé qui, dit-il, "n'ont d'explication que dans d'autres mondes et dont le pressentiment pourtant est ce qui émeut le plus dans la vie", car, comme le fait dire Françoise Sagan, malgré l'aridité de sa spiritualité, à l'un de ses personnages dans *"Les Merveilleux Nuages"* : "Il est impossible que tout

celà ne veuille rien dire", et je suis tenté de me répéter cette phrase chaque fois que je contemple le grand œuvre du portail de l'abbatiale de Saint-Gilles et que j'évalue à son poids d'obscur travail, la spiritualité qui transcende la pierre, ayant la certitude que pour les hommes qui l'ont édifié, de leurs mains, de leur souffrance et de leur joie, contrairement à ce que dit Jean-Paul Sartre, Dieu ne se taisait pas.

Ces bâtisseurs qui nous ont précédés font pour moi mille fois la preuve de ce que, comme le veut Paul Valéry, "de tous les actes, le plus complet est celui de construire", et je leur suis reconnaissant de m'avoir apporté et de m'apporter chaque jour une technique bien sûr, mais bien plus un art et une science véritable, dans la mesure où, comme le disait Albert Einstein, il existe à la base de tout art et de toute science véritable un sentiment profond qui rejoint le côté mystérieux de la vie, pour lui la plus belle de toutes les choses de ce monde.

Paraphrasant Barrès, je dirai que nous ne parlons jamais de ce que nous savons, mais de ce que nous sommes, et j'ai bien le sentiment d'être maintenant façonné par les pierres de tant de monuments dans la mesure où, suivant Winston Churchill, "si nous donnons leur forme aux bâtiments, ce sont eux, ensuite, qui nous façonnent".

C'est ainsi que je me présente à vous, Messieurs, façonné par mes pierres, dans la lignée des compagnons du Moyen Age. Je viens ici prendre place, à la suite d'hommes considérables qui ont pour moi valeur d'exemple !

C'est ainsi qu'aidé par les connaissances sans limites du médecin général Dulieu, que je rappellerai la brillante carrière du Docteur César Fages, du Recteur Chancel, du Doyen Armand Sabatier, du Professeur Edouard Grynfeldt, en y ajoutant l'Ingénieur Pierre Guillon.

En l'année 1847, le premier titulaire du fauteuil auquel vous m'avez fait l'honneur de m'élire, est Auguste César Fages, né à Montpellier le 10 janvier 1796. Il est le fils de Joseph Fages, d'origine toulousaine catholique, chirurgien, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. Ses études sont brillantes puisqu'il est docteur en médecine à vingt quatre ans, et agrégé à vingt huit. Il le restera jusqu'en 1838. Sa thèse de doctorat en médecine porte sur le sujet suivant : "Recherches pour servir à l'histoire critique et apologétique des fièvres". Bien qu'agrégé, le Docteur Fages ne sera jamais professeur mais il enseignera.

Je dois rappeler — et je le fais avec un malin plaisir ayant constaté que nombre de mes amis professeurs agrégés l'ignoraient — qu'en 1825 l'agrégation de

médecine en est à ses tout débuts. Elle est dispensée pour les seules facultés de médecine de Paris, de Strasbourg et de Montpellier. L'accession au professorat se fait par une voie distincte, par concours indépendant de l'agrégation.

Nous savons d'Auguste Fages qu'il s'intéressa particulièrement aux processus fébriles, prolongeant ainsi sa thèse de doctorat, il participe à l'œuvre de Jean Charles Marguerite de Grimaud, professeur à l'université de médecine connu pour la publication en 1791 d'un cours complet des fièvres, en trois volumes, ouvrage qui sera réédité jusqu'en 1815.

Le bibliophile si averti que vous êtes, Monsieur le Perpétuel, n'aurait eu garde d'oublier de m'indiquer que mon premier prédécesseur avait une passion pour les livres. Il en a légué cinq mille à la Ville de Montpellier, ainsi que des gravures et des aquarelles.

Il est un peu décevant que le catalogue qui a été édité ne concerne que les livres eux-mêmes et qu'aucune préface ne vienne compléter cette énumération... d'autant que le donateur n'a fait figurer qu'une seule de ses propres œuvres : sa thèse.

Auguste César Fages s'est éteint à Montpellier, dans sa quatre vingt deuxième année, le 14 juin 1877, soit il y a exactement un siècle.

Il est un peu décevant aussi de cerner si mal ce premier de mes prédécesseurs, mais il reste bien connu des spécialistes de l'histoire naturelle et de l'anthropologie puisqu'il a constitué à la bibliothèque municipale un fonds d'ouvrages très important, dont la pièce maîtresse est l'histoire naturelle de Buffon. Il est plus connu encore des spécialistes de l'histoire de Montpellier d'autrefois qui puisent dans les albums Hamelin, cet ingénieur des Ponts et Chaussées qui a établi tant de dessins de notre ville, un témoignage très précieux de sa physionomie dans le premier quart du XIXe siècle.

Un portrait d'Auguste César Fages se trouve à la Bibliothèque municipale de Montpellier. Mlle Françoise Mourgue Molines nous a indiqué d'ailleurs que sa représentation devait être améliorée dans le cadre d'un réaménagement de salle. Qu'elle soit également remerciée des informations précieuses qu'elle a bien voulu me communiquer.

Le second titulaire du dix huitième fauteuil de la section scientifique de

L'Académie est Gustave Charles Bonaventure Chancel dont je dirai qu'il jouit d'une certaine célébrité puisqu'une avenue des plus passantes de notre ville porte son nom, mais la plaque de l'avenue Chancel ne comporte malheureusement pas la moindre mention, ce qui renseigne assez mal les Montpelliérains sur le bénéficiaire de cette distinction.

Il est né dans la Drôme à Loriol, d'une famille d'origine protestante, le 18 janvier 1822 ; il mourra à Montpellier le 5 août 1890.

Il ne fait aucun doute que le jeune Chancel n'ait été un élève très remarquable. Il entre à dix huit ans à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Six ans plus tard, il est aide-chimiste à l'Ecole des Mines de Paris et termine sa carrière parisienne par un doctorat es sciences le 17 avril 1848. C'est alors qu'il apparaît à Montpellier, chargé de cours de chimie à la Faculté des Sciences le 15 mai 1848, professeur quatre ans plus tard, le 23 février 1852. Il sera titulaire de la chaire de chimie jusqu'en 1879, date de sa retraite anticipée. Ajoutons à ce palmarès éloquent, que le professeur Gustave Chancel est Doyen de la Faculté des Sciences depuis le 29 juin 1865 et le restera jusqu'en 1879. Mais ce n'est pas tout, puisque l'abandon de sa chaire et de ses fonctions de doyen est dû au fait que le 7 août 1879 il devient recteur de l'Académie de Montpellier. Il assumera cette lourde charge jusqu'à sa mort, survenue, comme nous l'avons dit, en 1890. Enfin, cette dernière consécration : il est membre correspondant de l'Académie des Sciences depuis 1880.

Il est inutile de rappeler le caractère extrêmement brillant de la lignée des chimistes dans laquelle s'inscrit sa carrière, à la Faculté des Sciences de Montpellier, en ce milieu du XIXe siècle. Et ceci pour mémoire : il succède à Joseph Anglada, à Antoine Jérôme Ballard, qui découvre le brôme, à Charles Frédéric Gerhardt qui découvre l'aspirine.

Il est l'ami de Gerhardt dont il développe, complète et prolonge la doctrine.

L'œuvre de Chancel est très vaste. Tout d'abord, il découvre l'alcool propylique. Il s'intéresse aux éthers mixtes, aux acides biboriques et aux acétones, et il écrit des mémoires fondamentaux sur ces différents sujets. Il s'intéresse aussi à la coloration artificielle des vins, mais il est plus célèbre pour avoir écrit, en collaboration avec Gerhardt, un traité d'analyse chimique.

Comme il est regrettable de ne pouvoir connaître un homme que par les

documents officiels de sa vie qui laissent prise quelquefois à la légende, par l'auréole qui entoure les actes les plus brillants d'une existence, mais laissent dans l'ombre le personnage dans ce qu'il a de plus intime et de plus quotidien ! C'est pourquoi je ne connais Bonaventure Chancel que par deux témoignages iconographiques : le premier est le masque que traduit dans la pierre l'un des quatre bustes de l'ancien hortulus de ce vénérable édifice fréquenté par Rabelais, que fut l'Université de Médecine, siège de l'Ecole Spéciale, puis supérieure, de pharmacie, en 1920 Faculté de Pharmacie et trente ans plus tard Laboratoire National de la Santé publique, au 14 de la rue Ecole de Pharmacie, édifice dont j'ai la charge — il s'agit des murs, bien entendu — à la suite de mon confrère Jean de Richemond, depuis une quinzaine d'années.

Je dois reconnaître, à ma très grande confusion, que la curiosité ne m'avait jamais incité, avant une date très récente et pour vous en rendre compte, à examiner le buste du Recteur Chancel accompagné dans le jardin en forme de cloître des bustes de ses prédécesseurs Gerhardt et Ballard, qui découvrit le brôme dans l'un des laboratoires de ce bâtiment. Le quatrième est Bérard, et je me dois pour que mon imprécision sur les prénoms ne m'attire pas les foudres du médecin général Dulieu, de préciser que ce Bérard là se prénommait Jacques Etienne.

La Faculté des Sciences possède un tableau — hélas dans quel état ! — qui représente Bonaventure Chancel en robe magistrale.

J'ai espéré, quant à moi, que Bonaventure Chancel aurait une descendance susceptible de m'apporter un témoignage du souvenir laissé par cet ancêtre. Le meilleur moyen était d'effectuer des recherches à partir du cimetière protestant de Montpellier où il est enterré. Ces recherches sont restées malheureusement négatives et je n'ai pu trouver trace de sa famille.

C'est avec beaucoup de regrets que je n'ai aucun élément personnel à apporter sur ce grand personnage montpelliérain du siècle passé !

Charles Paul Dieudonné Armand Sabatier, nous dirons plus simplement Armand Sabatier, fut élu en 1890 au fauteuil laissé vacant par le Recteur Chancel.

D'origine protestante, lui aussi, Armand Sabatier est né à Ganges le 14 janvier 1834. Officier de la Légion d'Honneur et Officier d'Académie, il devait mourir à Montpellier, dans sa soixante dix septième année le 23 décembre 1910, après une vie professionnelle bien remplie.

Qu'on en juge : il est reçu docteur en Médecine à Montpellier en 1863 après un internat lyonnais qui le voit aide d'anatomie en 1855, puis interne des hôpitaux de 1858 à 1861. Rappelons que la Faculté de Médecine de Lyon n'existait pas à l'époque et que le jeune Sabatier qui ambitionnait probablement un avenir universitaire plus brillant, se rapprocha de Montpellier pour y poursuivre ses études. Sa thèse de doctorat en médecine soutenue le 27 mai 1863 l'amène à s'intéresser à l'étude anatomique, physiologique et chimique dérivée de l'auscultation du poumon chez les enfants. Trois ans plus tard, soit en 1866, il est Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier et restera titulaire jusqu'en 1877 au moins, cette date n'étant pas connue exactement de ceux qui ont eu l'obligeance de m'informer sur ce point.

Il semble qu'il assume ses fonctions universitaires et médicales jusqu'en 1880.

La guerre de 1870-1871 crée une interruption dans sa carrière. Nous y reviendrons.

Armand Sabatier était membre du Comité des Cantines Scolaires, membre du Comité de la Caisse des Ecoles, membre du Conseil Académique et son militantisme huguenot lui valut d'être élu Président de la section dite des Cévennes de la Société Centrale d'Évangélisation.

En fait, nous connaissons très bien Armand Sabatier par la notice biographique établie en 1949 par le Docteur Perrier, au titre du Comité du Souvenir Armand Sabatier dont il a rédigé l'hommage lors de l'inauguration d'une plaque commémorative apposée à Ganges sur sa maison natale.

Armand Sabatier partage avec son prédécesseur Chancel une curiosité scientifique extrêmement vaste. Il ,paache avec la même aisance les sciences médicales et les sciences naturelles. Docteur ès Sciences naturelles, il bifurque en 1875 vers la Faculté des Sciences et prend la succession du Professeur Jourdain qui avait été titulaire de la chaire de zoologie et d'anatomie comparée de 1869 à 1875. Armand Sabatier sera titularisé le 1er novembre 1904, ayant été admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Mais ce n'est pas tout ! Ce médecin se retrouve Doyen de la Faculté des Sciences le 30 septembre 1891. Il le restera jusqu'en 1904 également.

Il succèdera comme Doyen à Paul Gervais de Rouville, lui-même

successeur de Bonaventure Chancel, dont nous venons de parler. Notons au passage qu'ils ont en commun d'avoir été tous les trois membres de votre Académie. Comme Chancel, encore, Armand Sabatier est membre correspondant de l'Académie des Sciences. Pour nous, Montpelliérains et pour nos voisins sètois, il est plus connu par la fondation le 7 mai 1879 de la section zoologique de Sète, installée primitivement dans une école, puis édifiée en 1896 sur son emplacement actuel.

Armand Sabatier s'est intéressé tout particulièrement à l'anatomie comparée des vertébrés. Il a consacré à ce sujet de nombreuses études. Il est l'auteur d'un mémoire sur les invertébrés et s'est attaché dans le groupe des invertébrés à l'étude de la moule. Il a effectué des recherches sur l'ovogénèse et la spermatogénèse des différents groupes de vertébrés supérieurs et sur la cytologie.

Armand Sabatier, chrétien convaincu, appartient à cette catégorie de savants qui, très imprégnés des théories transformistes, demandent à la science d'apporter une solution aux problèmes métaphysiques qu'ils se posent.

Voici la liste de ses œuvres les plus importantes :

- Le transformisme et le récit biblique de la création, en 1886 ;
- Essai d'un naturalisme transformiste sur quelques questions actuelles en 1887 ;
- Essai sur la vie et la mort, en 1892 ;
- Essai sur l'immortalité au point de vue du naturalisme évolutionniste, en 1895, qui est l'objet de deux conférences l'une à la Sorbonne, l'autre à Genève.

Je n'aurais garde d'oublier son rapport sur la campagne des ambulances du Midi en 1871, se rapportant aux événements cités il y a quelques instants.

Son œuvre la plus importante reste toutefois la Philosophie de l'effort, publié en 1903.

Monsieur le Doyen Jean Cadier a eu l'obligeance de résumer, bien mieux que je n'aurais pu le faire, les théories philosophiques et religieuses d'Armand Sabatier. Je lui cède la parole :

La théorie de l'évolution était fortement battue en brèche à la fin du siècle dernier par la doctrine traditionnelle de la création. Sabatier s'efforça de la défendre par des écrits d'une haute spiritualité. Partisan du transformisme, il veut le

concilier avec le spiritualisme chrétien. Pour lui, l'esprit est partout répandu et le rôle du cerveau humain est d'accumuler et d'organiser cet esprit.

Le cerveau sommet de l'évolution est apte à manifester les phénomènes spirituels de l'ordre le plus élevé. Sabatier admet que des organismes psychiques sont superposés aux organismes physiologiques.

Par cette distinction, il affirme que lors de la destruction de ces derniers, disons du corps, les organismes spirituels subsistent dans un milieu nouveau. Il concilie ainsi les deux principes fondamentaux de l'évolution.

L'évolution a une fin précise, le bien. C'est ce que plus tard Teilhard de Chardin appellera la marche vers le "point oméga". Seuls les organismes psychiques orientés vers le bien arrivent à se constituer d'une manière complète et à survivre à la destruction des organismes physiologiques qui les ont un instant soutenus. Il faut donc souligner l'importance que Sabatier accorde à l'élément moral, progrès vers le bien.

Ces thèses ont été plus tard reprises par un autre Montpelliérain, le Professeur Franz Leenhardt, dans son ouvrage : "L'Evolution, doctrine de liberté".

La haute figure d'Armand Sabatier nous est connue par un portrait à la Faculté des Sciences de Montpellier, et un buste qui se trouve à Sète, à la station zoologique.

Il est heureux qu'Armand Sabatier sorte de l'anonymat dans lequel se trouvent ses deux prédécesseurs à l'Académie pour ce qui concerne leur vie extra-professionnelle. "L'Ambulance du Midi" publiée dans le "Monspelien Hippocrates" en 1970 par votre éminent et regretté collègue le Docteur Estor, retrace la vie de quelques méridionaux au front, et nous pouvons ainsi, grâce au Dr Estor, suivre la vie quotienne d'Armand Sabatier, chirurgien en chef de l'Ambulance et de ses camarades, ce sujet a été repris en 1971 par le Professeur Edouard Mourgue-Molines dont le grand-père avait été l'ami fidèle d'Armand Sabatier.

M. Paul de Richemond, arrière-petit-fils d'Armand Sabatier, a eu l'obligeance de me communiquer différents documents concernant cet ancêtre qu'il n'avait évidemment pas connu. Je les ai compulsés avec curiosité et pour certains, avec amusement, mais toujours avec intérêt, concernant par exemple les vers qu'il avait composés et lus au banquet de l'université en 1901, où il écrit sur le mode

humoristique l'appétit de ses collègues lorsqu'il s'agit de répartir les crédits de fonctionnement des services. Concernant aussi une distribution des prix au petit Lycée de Montpellier en 1894, du temps où il y avait des discours qui étaient par la suite imprimés et dont je me dois de reconnaître que celui d'Armand Sabatier sur le thème des vacances, du repos des élèves appliqués et de l'effort qu'il y a lieu de prolonger chez ceux qui le sont moins (mes enfants puissent-ils en prendre de la graine !) n'a guère pris de rides.

Concernant enfin des expériences de parapsychanalisme rapportées en 1896 dans les annales des sciences psychiques et relatant les phénomènes relatifs au médium grec Eusabia, qui déplace à distance table, fauteuils et ce qui est plus rare un piano, qui, lui-même reposant sans aucun poids propre sur la table ou sur les épaules d'Armand Sabatier, du Colonel de Rochas, du Baron de Watteville, ou du Comte de Gramont, joue même des airs de musique sans autre intervention que la concentration du médium, par ailleurs capable, comme nous l'avons vu il y a peu de temps à la télévision pour des expériences de même nature, d'agir sur les objets qu'on lui présente et entre autres, sur un pèse-lettres dont Eusabia fait abaisser le plateau à distance.

Je dois avouer que le sérieux de la relation qui est faite de ces phénomènes prête moins à sourire — ce que je n'ai pas manqué de faire en parcourant les premières pages — qu'à s'interroger.

J'en relève un témoignage supplémentaire de la largeur de vues d'Armand Sabatier, homme de sciences et homme de religion, qui n'avait jamais borné le champ de ses recherches et qui témoigne par là d'une curiosité d'esprit, quelquefois rare chez d'éminents spécialistes enfermés dans leur technique propre.

Ce ne fut jamais son cas. N'est-ce pas pour un homme la plus éclatante preuve de l'intelligence ?

En fait, Armand Sabatier est très certainement le mieux connu de ceux qui ont occupé ce dix-huitième fauteuil. Dirai-je qu'au travers des textes et des photographies, j'ai presque fini par me persuader que je l'avais moi-même rencontré, car je le vois aujourd'hui sans difficulté à un siècle de distance, disséquant les animalcules marins dans son laboratoire tout neuf, soignant les 300 blessés de son ambulance, en Haute-Saône, participant à des séances de spiritisme, décidant avec quelques autres responsables de la création de la Chapelle de la rue Brueys, récitant des vers au Congrès des anatomistes, ou disputant la classique partie de boules avec ses étudiants ou quelque savant de passage après le déjeuner des samedis à la station de Sète.

Le quatrième et avant-dernier titulaire du dix huitième fauteuil de la section scientifique de l'Académie est Edouard Joseph Casimir Grynfeldt.

La famille Grynfeldt, française depuis le XIX^e siècle est originaire de Cracovie ; famille polonaise catholique où la tradition médicale est solide. Casimir Grynfeldt, grand-père, meurt à Servian en 1876. C'est à Servian que naît Joseph Casimir, père d'Edouard Joseph Casimir qui nous intéresse ici. Joseph Casimir Grynfeldt fut professeur agrégé à la Faculté de Médecine et remplaça Frédéric Bouisson, plus connu des Montpelliérains sous le nom de Bouisson-Bertrand, dans la chaire de médecine opératoire, et Léon Dumas, dans la chaire de clinique obstétricale et gynécologique.

Ce fut donc Joseph Grynfeldt qui créa en 1900 la maternité de Montpellier. Ajoutons qu'il fut également membre de votre Académie.

Le jeune Edouard Grynfeldt n'avait plus qu'à marcher sur les traces de ses père et grand-père.

Né le 19 décembre 1871, il est docteur en médecine le 11 mars 1889, ayant soutenu une thèse sur le muscle dilatateur de la pupille chez les mammifères. Il est interne des Hôpitaux de Montpellier le 28 novembre 1895, aide d'anatomie et chef de travaux d'histologie en 1898. Il présente avec succès le concours de l'agrégation où il est reçu en 1904 dans la branche sciences anatomiques et physiologiques. Il sera professeur titulaire de la Chaire d'anatomie pathologique au départ du Professeur Georges Massabiau, le 28 août 1922. L'honorariat lui sera conféré le 2 août 1939.

Edouard Grynfeldt fut dans ses œuvres extrêmement prolifique. Il suffit de feuilleter les comptes-rendus de séances de l'Académie dans les années 1910 et suivantes pour découvrir les nombreux points qui attirèrent son attention. Il multiplie les communications. Voici quelques uns des sujets que j'ai relevés, mais oserais-je dire que leur technicité spécifique a écarté le profane que je suis de toute lecture :

- Etudes anatomiques et histologiques sur l'œil du *Protopterus annectens*, le 10 juillet 1911 ;
- Les cellules épithéliales des plexus choroïdes du cheval avec le futur Doyen Euzière, le 15 avril 1912 ;
- Les glandes à pourpre des muricidés indigènes ;
- Les globules rouges des mammifères ont-ils normalement une forme biconcave ? en 1914.

On me permettra de limiter là une énumération qui pourrait être très longue.

Partant à la recherche d'Edouard Grynfeldt, j'ai découvert salle Jaumes de la Faculté de Médecine son portrait peint à l'huile. Edouard Grynfeldt était un homme au front vaste et haut, portant moustache en croc, suivant une mode bien oubliée mais qui donnait incontestablement beaucoup de caractère à sa physionomie.

Je dois au Doyen Turchini et au Professeur François Granel de Solignac, membres de votre Académie, quelques détails sur Edouard Grynfeldt, qui était un maître de grande classe dont la clarté d'esprit forçait l'admiration. La précision de sa parole était complétée très utilement dans cette branche où la démonstration graphique est tout à fait nécessaire, par des dons très remarquables de dessinateur, aussi bien au tableau noir pendant ses conférences que par les illustrations manuscrites de ses cours qu'il réalisait lui-même. A ces qualités professionnelles se joignaient des qualités humaines, puisque c'était un maître très accueillant, particulièrement aimé et apprécié de ses étudiants. Quel compliment pourrait-on faire de plus à un homme qui a laissé comme Edouard Grynfeldt le témoignage de l'intelligence et de la bonté ?

Le cinquième et dernier titulaire du dix huitième fauteuil est Pierre Guillon. Je suis redevable à son épouse, Madame Pierre Guillon, à sa troisième fille et à son gendre, Annie et Jean Mignaval, qui habitent Montpellier, des renseignements que je suis en mesure de vous communiquer.

Pierre Guillon est né le 15 janvier 1903 à Fontenay-le-Comte, où son père était bijoutier. Il commence ses études au collège de cette petite ville de Vendée, avant de poursuivre à Paris, au Collège Stanislas, puis à l'Ecole de Physique et Chimie. Il en sort ingénieur en 1925. Son premier poste, il y a 23 ans, est Frontignan. Il est chimiste au laboratoire de la raffinerie de la Société CIP, devenue depuis la Société Mobil Oil française. Il est affecté ensuite au dépôt de Bassens en Gironde. Il est sous-directeur en 1928. Il effectue un court séjour au Maroc, à Arzeu, avant de rejoindre le Languedoc, sous-directeur de la raffinerie de Frontignan, de 1929 à 1936, Chef du service technique de la société à Paris en 1937, il revient à Frontignan en 1938. Il en sera directeur jusqu'en 1963, date de sa mise à la retraite, soit pendant 25 ans.

Il panachera ses activités professionnelles avec les fonctions de maire de

Frontignan, pendant la sombre et difficile période de la guerre et de l'occupation, et de Président de la Société générale de Médecine et d'Hygiène du travail de Montpellier, ayant été élu le 6 avril 1957 en remplacement du Président Ducassy. M. Paul Allays lui succèdera en 1959. Je dois ces précisions à l'obligeance du Professeur Jean Fourcade. Enfin, il est responsable de la Chambre de Commerce de Sète, comme vice-président pendant sa période d'activité à la raffinerie, comme président ensuite. Il y succède à M. Suquet.

A l'issue de cette brillante carrière, il est nommé Officier de la Légion d'Honneur.

Pierre Guillon est décédé, il y a un peu plus de deux ans, le 14 mars 1975.

Cet homme de l'Ouest, profondément attaché à ses racines vendéennes, était devenu doublement méridional, par son travail d'abord qui l'avait retenu plus de la moitié de sa vie dans notre pays, mais aussi parce qu'il avait épousé en 1929 Mademoiselle Jeanne Vidal, elle-même originaire de Frontignan.

Monsieur et Madame Pierre Guillon ont eu cinq enfants : Jacqueline, Jean-Pierre, Andrée, Annie et Martine. Les quatre premiers sont restés dans la région méridionale.

Pierre Guillon a laissé dans le souvenir de ceux qui l'ont connu l'image d'un homme d'un très grand caractère. Toutefois, il restait toujours d'une grande discrétion sous un abord plutôt froid — étaient-ce ses ascendances de l'Ouest ? — qui cachait beaucoup de chaleur. On m'a dit de lui que, bien que devenu méridional et par là peut-être plus expansif, il parlait peu de lui-même, ne se mettant jamais en avant et surtout ne vantant jamais des mérites personnels dont il n'y a pas lieu de douter en prenant conscience de toutes les fonctions de haute responsabilité auxquelles il avait été appelé. La seule définition de Pierre Guillon comme technicien, comme chimiste, limiterait singulièrement sa personnalité et, au travers des portraits qui m'ont été faits de lui, je suis maintenant convaincu qu'il a toujours été bien plus intéressé par l'homme que par la machine, ce qui d'ailleurs explique le poste de Président de la Société de médecine et d'hygiène du travail, que j'ai mentionné il y a un instant.

Son gendre, M. Jean Mignaval, me précisait combien Pierre Guillon s'intéressait à tous les problèmes concernant les conditions de travail à la société Mobil, et en particulier aux problèmes de prévention. Il était, m'a-t-il dit, tellement

préoccupé par les questions d'accidents qu'il avait lui-même conçu des dispositions améliorant les conditions de sécurité des techniciens de la raffinerie, créant personnellement un lit adapté aux grands brûlés, et le fait mérite d'être souligné car il n'est tout de même pas si commun qu'un directeur de société se penche aussi avant dans le détail de ce genre de problèmes.

Ce trait de son caractère permet aussi de penser que Pierre Guillon était doté d'un esprit très inventif puisque, soit dit en passant, le lit qu'il avait conçu avait vivement intéressé l'hôpital de Lyon, spécialisé — comme on le sait — dans le traitement des grands brûlés, qui l'a utilisé.

Pierre Guillon aura donc laissé le souvenir d'un homme attentif à tout ce qui touche l'homme et je rappellerai en terminant cette brève évocation de mon prédécesseur immédiat, ces deux maximes qui le dépeignent et que le Professeur Jean Fourcade citait l'an dernier en présentant le bilan d'activité de la Société de médecine et d'hygiène du travail :

De Pascal : "Vous êtes les membres les uns des autres, vous vous devez mutuellement service",

de Vauvenargues : "On ne peut être juste si l'on n'est pas humain".

Pour que l'on me pardonne d'avoir été aussi long, ma conclusion sera brève.

Cette remontée dans le temps, sur les traces de mes prédécesseurs, m'aura permis de reconnaître la richesse de ce renouvellement qui illustre si bien la vitalité de l'Académie, et s'il m'est permis de me compter maintenant au dix huitième fauteuil, je relève qu'il aura comporté à ce jour trois catholiques et trois protestants, trois héraultais et trois apports extérieurs, trois médecins et trois spécialistes d'autres disciplines et, par une approche différente, trois physiciens ou chimistes, mais ma certitude est absolue, il s'agit bien de six hommes passionnés de leur métier, ce qui est pour moi l'un des plus importants critères de la réussite d'une vie.

Edouard Herriot rapporte quelque part dans ses mémoires cette phrase de Clémenceau, qui m'est particulièrement chère et que mes amis de la Table Ronde Française m'ont entendu souvent rappeler : "Monsieur, quand on est jeune, c'est pour la vie !".

Et je ne doute pas, quant à moi, que l'immortalité que confère l'accession à toute Académie, ne soit pour chacun de ses membres par cet enrichissement mutuel dont parlait Valéry, un des plus sûrs moyens de conserver sa jeunesse.

Jean-Pierre Dufoix

REPONSE de M. Le Capitaine de Vaisseau SICARD

Monsieur,

Vous rendez ma tâche de parrain extrêmement facile, car nos remerciements pour votre remarquable discours sont déjà sur toutes les lèvres et je n'ai plus guère à vous présenter à mes collègues puisque vous vous êtes déjà dépeint excellemment vous-même et d'une manière aussi claire qu'en évoquant vos illustres prédécesseurs à ce fauteuil de l'Académie.

— Même sans contempler votre silhouette élancée et vivante, nous aurions deviné votre âge qui fait de vous notre plus jeune académicien et qui s'accorde bien au dynamisme de vos propos à cet enthousiasme naturel qui est probablement ce que les immortels regrettent plus que les ans, de voir s'égrener.

Mais vous retrouverez au cours de nos séances, comme vous le souhaitez, cette jeunesse d'esprit qui est la marque des grands et dont de nombreux académiciens, comme parmi d'autres, le Doyen Giraud ou le Professeur Aymes nous ont donné un si remarquable exemple.

— Votre érudition et votre mémoire ont multiplié, comme les fusées d'artifice dans tous les coins du ciel, des citations, de tous les coins de la terre et des siècles.

— Votre style laisse deviner que vous avez déjà beaucoup écrit, en dehors de vos thèses et rapports : récits de voyages, poèmes, nouvelles, pensées et maximes que vous intitulez avec humour : élucubrations différentielles.

Leur publication viendra peut être un jour, après que vous en aurez, je l'espère, fait goûter les prémices à notre Académie.

— Vos convictions religieuses et chrétiennes descendent d'une longue lignée de camisards et de huguenots, comme dans beaucoup de nos vieilles familles languedociennes, bien équilibrées, un pied sur la côte et l'autre dans les Cévennes. Elles vous ont fait retrouver avec joie dans ce même fauteuil des précurseurs, eux aussi, fidèlement croyants.

— Un amour passionné du Midi, enrichi par une profonde culture grecque, latine et du Moyen Age, vous a conduit à assumer la responsabilité des Monuments Historiques du Gard, de la Lozère et des Bouches-du-Rhône, mais vous avez tenu à venir vous installer dans votre domaine, à l'inverse de la plupart de vos confrères qui résident à Paris, loin des départements dont ils ont la charge.

— D'une façon plus précise, votre cœur est dans ce Château du Terral, à Saint-Jean-de-Védas, dont le parc et les grandes salles ont abrité vos premiers ébats d'enfant et vos vacances et dont vos grands-parents vous ont fait comprendre d'aimer les vieilles pierres. C'est là, certainement, la source de votre vocation et de votre penchant pour les beaux édifices du passé.

Vous avez reconstitué plus tard l'histoire de ce château qui a connu depuis les premiers siècles tant de vicissitudes (souvenirs romains, témoignages gothiques, propriété des évêques de Maguelone, brûlé, reconstruit, abandonné.)

Il fut acquis par le Conventionnel Cambon comme bien d'église en 1791, dévolu par héritage à la famille Bouscaren, puis maintenant à Madame Jean Bompaire, votre grand-mère, dont les 91 ans s'accordent si bien à cette veille demeure et dominent bien droit de sa terrasse un océan de buis et de cèdres centenaires.

— Votre carrière, si courte encore, se plaît à accumuler une telle abondance d'activité, de postes, de diplômes et de titres que vous ne souhaiteriez pas que j'en fasse une monotone énumération depuis le droit, l'archéologie, jusqu'à l'architecture, l'urbanisme et les monuments historiques. Mais comme vous savez si bien, vous autres, architectes archéologues, reconstituer et faire renaître en quelques traits de crayon, à partir de trois fûts de colonne, un Temple d'Apollon à Delphes, je me permettrai de faire vivre votre contour au travers seulement de quelques unes de vos activités présentes ou passées.

— Si je ne m'étends pas sur vos diplômes et votre culture générale d'autres les ont

soigneusement pesés et cela vous a valu d'être nommé à 30 ans, Professeur d'Histoire de l'Architecture et de l'Urbanisme du Moyen Age, à l'Ecole Spéciale d'Architecture de Paris. Vous y succédiez à un siècle de distance à un Montpelliérain André Michel, grand historien d'Art et Professeur au Collège de France.

— Nous trouvons tout de suite la preuve de votre jeunesse et de votre enthousiasme dans votre choix de votre adhésion à l'Association de la Table Ronde. Vous en avez été Membre à Montpellier, puis Président National en 1970, à la tête de 260 Clubs et 4.800 adhérents.

Cette Association s'apparente aux Rotary et aux Lion's avec les mêmes règles et la même recherche de relations humaines et sociales, mais son originalité, qui vous a séduit, est d'avoir fixé à 40 ans la limite d'âge de ses membres. Vous n'en faites donc déjà plus partie, mais la Table Ronde vous a conquis, de même que vous l'avez marquée au passage de votre empreinte et, ni l'un ni l'autre n'êtes près de l'oublier.

Cette homogénéité d'âge de 25 à 40 ans crée entre ses membres une grande similitude de situations professionnelles et familiales, de liberté d'expression et d'idéalisme actif, loin des susceptibilités et conformismes de personnages déjà installés dans la vie, un peu ralentis par leur prudence.

— Cette retraite à 40 ans (quelle avance sur le programme de nos hommes politiques) apporte un renouvellement perpétuel des membres et des idées. Cette conception répondait d'ailleurs à un tel besoin que des clubs identiques sont nés spontanément dans différentes parties du Monde, dans 56 pays, sous des noms différents (Kingsmen au Canada, Apex en Australie, JECC au Japon, etc...) et ce n'est que par la suite que ces Associations se sont fédérées sur un plan mondial. Votre passage à ce poste de hautes responsabilités vous a d'ailleurs permis de donner une forte impulsion à ce regroupement international. Depuis longtemps et plus encore maintenant, c'est la seule dimension possible pour aborder le fond de nos grands problèmes.

— Et maintenant tournons-nous vers le passé.

Nous avons peine à imaginer que pendant des siècles et presque jusqu'à nos jours, les grandes richesses artistiques françaises publiques ou privées, étaient entièrement soumises au bon vouloir de certaines collectivités ou de propriétaires particuliers. Ils en usaient ou en abusaient à leur guise, n'avaient aucun guide éclairé pour les conseiller, aucune subvention pour les aider, aucun frein pour interdire certaines mutilations ou ventes.

Il y a quelques années, en visitant par hasard, le Cloyster Museum de New York, je suis tombé en admiration devant un cloître roman aux chapiteaux finement ciselés, aux colonnades aussi harmonieuses que variées, patinées par les siècles et j'ai découvert, avec stupéfaction, son nom sur une plaque : Saint Guilhem le Désert.

Acheté par Rockefeller, il a été transporté et reconstruit là-bas, pierre par pierre, avec intelligence et goût certes, mais il ne nous reste plus ici, à l'ombre de son Abbaye qu'un magnifique cadre vide pour rêver.

La création d'un Service des Monuments Historiques s'imposait donc depuis longtemps, mais elle est assez récente, puisque nous la devons à Guizot, alors Ministre de l'Intérieur, en 1830.

Prosper Mérimée, bien connu comme écrivain, mais qui devait être beaucoup plus célèbre pour ses activités archéologiques, en fut nommé Inspecteur Général en 1834. Il accomplit son énorme travail de visites et de classements des Monuments dans toute la France.

Mais la nécessité se fit bientôt sentir de disposer dans ce Service d'Architectes de valeur et spécialement formés, car le zèle de certains s'était avéré aussi funeste que la recherche du profit de quelques propriétaires ou l'indifférence de municipalités. Ce n'est finalement qu'en 1913 que le Service des Monuments Historiques sera complètement organisé et codifié.

Il y a actuellement, dépendant du Ministère de la Culture et d'Inspecteurs Généraux, 34 architectes en chef, nommés à la suite d'un concours. Ils ont juridiction sur un ou plusieurs départements où ils sont assistés d'Architectes des Bâtiments de France.

C'est un concours très difficile et en outre fort irrégulier. Pendant neuf années consécutives, il n'y eut pas de places vacantes et malgré vos titres exceptionnels, vous avez dû attendre 1972. Vous êtes maintenant responsable des trois départements du Gard, de la Lozère et des Bouches-du-Rhône. Quel royaume ! ..

Votre tâche ne s'arrête pas là — On vous a confié, en outre, certains problèmes particuliers, comme le Secteur sauvegardé d'Aix-en-Provence, les îlots opérationnels du secteur sauvegardé de Pézenas, le Château d'Assas, les Hôtels de Graves et de la Villarmoy à Montpellier où s'installent les Services Régionaux des Affaires Culturelles.

C'est un immense mais combien passionnant travail, d'étudier chaque monument classé, son histoire et son environnement, de découvrir d'autres œuvres à inventorier, d'obtenir des crédits avec des rapports précis et éloquents, d'entretenir ou de remettre en état, de travailler en concertation ou même quelquefois de rentrer en conflit avec des Maires, des propriétaires ou des administrations technocrates, de diriger le travail des architectes, des maîtres d'œuvres, des artisans, d'écouter avec patience et sourire et essayer de résoudre les petits problèmes des uns et des autres, même s'ils ne sont pas toujours du ressort d'un architecte en chef.

Comment est-ce que je sais tout cela, moi qui n'ai fait que le touriste dans le monde entier ? Parce que vous avez eu l'amabilité de m'inviter à vous accompagner dans l'une de vos tournées où vous inspectiez quelques uns de vos chantiers du Gard : La Tour de Constance et les Remparts d'Aigues Mortes, les Arènes de Nîmes, la Chartreuse de Valbonne.

J'ai constaté que vous n'étiez pas seulement l'Architecte spécialisé, confiné dans son Service de maçonnerie, vous cherchez l'ouverture et dès qu'une occasion se présente d'aller plus loin vous abordez des voies nouvelles.

— Dans cette Chartreuse de Valbonne, blottie discrètement dans son vallon boisé, sous des toits magnifiques aux tuiles de couleurs vernissées, comme les Hospices de Beaune, vous n'avez pas fait qu'entretenir, vous vous êtes passionné pour retrouver la vie des Chartreux d'autrefois et ressusciter entièrement une cellule avec son passe-plat, ses meubles, son oratoire, son alcove, le jardin et l'atelier à bois.

— Dans la cour du Château d'Aigues-Mortes, quelle joie de collaborer avec Guy Vassal et sa troupe, comprendre et faciliter le déroulement de ses pièces, en agrandissant l'avant-scène, en modifiant l'arrière plan pour l'acoustique, de manière à assurer le succès du Festival.

Et comme votre domaine est riche en manifestations artistiques, vous avez aidé aussi avec toutes vos possibilités les concerts du Château de Villevieille et en Arles les Rencontres Internationales Photographiques de l'Hôtel Sainte Luce.

— Quelle fierté de découvrir, dégager et mettre en valeur juste au pied des Arènes de Nîmes, les vestiges des remparts romains dans leur petit écrin de pelouse, pour les voir et comprendre, mais pas trop pour ne pas nuire à l'environnement et à la magistrale présence du Colisée.

Et voici qu'une autre recherche se présente à vous. Une immense salle

souterraine existe, juste au dessous de la piste des Arènes. Du temps des Romains elle était facile à remplir d'eau et peut être à dégager par en dessus. N'était-ce pas là la base de Jeux Nautiques. Et votre imagination recrée des combats de gladiateurs contre les crocodiles et des joutes de barques aux rames frémissantes sous les vivats des spectateurs. N'y aurait-il pas une résurrection possible ?

— Cependant cet attrait pour les monuments romains ne pouvait suffire à un esprit tourné vers l'action comme le vôtre. La joie la plus profonde est dans la création. Et vous avez mené parallèlement des études et des réalisations d'architecture moderne.

En 1960, vous obtenez le prix de l'Office Technique de l'Acier pour la construction industrialisée d'une base pétrolière au Sahara. Vous êtes architecte conseil des Chantiers Navals Worms. Vous ouvrez un Cabinet à Montpellier et, soit seul, soit en collaboration, ce que vous aimez car vous avez le sens de l'équipe, vous concevez des bâtiments pour IBM, pour l'Ecole Nationale Agronomique de Montpellier, pour la Recherche Médicale. Vous construisez l'Ecole Maternelle des Chênes et l'Ensemble Sportif des Perrières à Castelnau-le-Lez, le Centre Paroissial Saint-Paul à Montpellier, des villas au Mont Saint-Clair et à Saint-Jean-de-Védas, etc...

Vous écriviez si justement "Je n'ai pas confiance dans le mot — j'attends l'acte. Le mot est un jaillissement immédiat de la pensée, alors que l'acte est en général, une maturation".

Vous êtes l'association de l'un et de l'autre, mais j'y rajouterai un troisième élément qui n'est ni le mot, ni l'acte, mais qui est comme la soudure rapide d'un rayon laser, et combien plus rare : rayonnement.

Il s'est dégagé de tous les contacts que je vous ai vu prendre : le mot juste et précis, sans bavardage, dans les exposés et les discussions, la décision calme mais rapide, à grandes enjambées et enfin, ce reflet tranquille de sourire intérieur qui sait conquérir vos interlocuteurs.

Puisque nous formons une équipe œcuménique, je pourrais, en terminant vous citer ce verset d'un psaume du Jeudi Saint qui me paraît s'appliquer, comme une devise, à votre allant et à votre équilibre rayonnant : "Et je marcherai dans la vie avec la joie de mon cœur".

C'est avec cette même joie que nous vous accueillons ce soir parmi les notres.

Etienne Sicard